Document généré le 28 avr. 2025 16:20

MuseMedusa
Revue de littérature et d'arts modernes

L'homme sacrifié. Anthropophagie et polyandrie chez Renée Dunan

Patrick Bergeron

Numéro 11, 2023

Cronos et autres cannibales

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1112998ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1112998ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département des littératures de langue française (Université de Montréal)

ISSN

2369-3045 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bergeron, P. (2023). L'homme sacrifié. Anthropophagie et polyandrie chez Renée Dunan. *MuseMedusa*, (11), 1–19. https://doi.org/10.7202/1112998ar

Résumé de l'article

Cet article commence par situer la curiosité des écrivains de l'entre-deux-guerres à l'endroit du cannibalisme, puis propose une analyse de deux récits d'aventures de Renée Dunan : la nouvelle « Uzcoque » et le roman *Kaschmir. Jardin du bonheur*. Le cannibalisme y est abordé de deux manières – littéralement puis métaphoriquement – à l'intérieur d'intrigues ayant pour principal enjeu de montrer de quoi les femmes sont capables.

© Patrick Bergeron, 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L’homme sacrifié. Anthropophagie et polyandrie chez Renée Dunan

Patrick Bergeron
University of New Brunswick

Résumé : Cet article commence par situer la curiosité des écrivains de l’entre-deux-guerres à l’endroit du cannibalisme, puis propose une analyse de deux récits d’aventures de Renée Dunan : la nouvelle « Uzcoque » et le roman *Kaschmir. Jardin du bonheur*. Le cannibalisme y est abordé de deux manières – littéralement puis métaphoriquement – à l’intérieur d’intrigues ayant pour principal enjeu de montrer de quoi les femmes sont capables.

Abstract: This paper begins by situating the curiosity of writers of the interwar period towards cannibalism, and then proposes an analysis of two adventure stories by Renée Dunan: the novella *Uzcoque* and the novel *Kaschmir. Jardin du Bonheur*. Cannibalism is approached in two ways — literally and metaphorically — within plots whose main issue is to show what women are capable of.

Mots-clés : Anthropophagie, polyandrie, guerre des sexes, récits d’aventures, Renée Dunan, femmes

Keywords: Anthropophagy, polyandry, war of the sexes, adventure stories, Renée Dunan, women.

S'il est une figure qui se détache des récits de Renée Dunan, c'est bien celle non pas du *mâle*, mais de la *femelle alpha*. Comme le notait Fabrice Mundzik : « Les femmes, chez Renée Dunan, sont souvent décrites comme des êtres supérieurs : affranchies, cultivées, rusées et séductrices, elles se montrent sans pitié pour la gent masculine [...][1]. » Revêtant couramment les traits d'une aventurière, cette héritière de la « surfemelle » fin-de-siècle, de la « belle dame sans merci » telle qu'on la rencontrait chez d'Annunzio, Rachilde, Huysmans et Mirbeau[2], ne s'insère plus dans la logique féminicide qui était de rigueur dans ce contexte finiséculaire où pesaient de solides préjugés culturels contre la femme avide d'émancipation[3]. N'hésitant pas à déroger « aux principes redoutables de la supériorité mâle[4] », l'autrice vraisemblablement née en 1892 et morte en 1936[5] a renversé la misogynie ambiante en lui opposant une fin de non-recevoir. Comme l'a noté Florence de Chalonge : « Prônant les intentions les plus émancipatrices concernant la vie amoureuse et sexuelle des femmes, [Dunan] s'enorgueillit d'être "la seule femme écrivant des romans" à ne jamais sombrer ni "dans la sentimentalité ni dans la tendresse et autres ''sensibleries[6]'''' ».

Bien qu'un rapport de forces soit généralement à l'œuvre et que Dunan prenne fait et cause pour les femmes (n'a-t-elle pas intitulé l'un de ses textes *La querelle des sexes – Essai sur la supériorité féminine en toutes les activités humaines*[7] ?), son but n'est pourtant pas de constituer une rhétorique ou un imaginaire de la misandrie, mais plutôt de montrer de quoi la femme est capable. Elle lui octroie ainsi une liberté que l'époque rechignait encore à lui reconnaître. Pour en faire la démonstration, nous examinerons le traitement que l'écrivaine réserve à deux notions caractéristiques de l'exotisme littéraire[8] et lui permettant toutes deux de prouver le ressort exceptionnel

---

[1] Fabrice Mundzik, « Préface », dans Renée Dunan, *Le jardin du bonheur*, Vincennes, Talents hauts, coll. « Les plumées », 2019, p. 7. L'éditeur a choisi d'enlever le nom *Kaschmir* du titre de l'œuvre.

[2] Voir à ce propos la célèbre étude de Mario Praz, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle. Le romantisme noir*, traduit de l'italien par Constance Thompson Pasquali, Paris, Éditions Denoël, 1988 [1977], en particulier la fin du chapitre 4 (« La Belle dame sans merci »), p. 237-243. C'est à Mario Praz que nous empruntons les expressions « surfemelle » et « belle dame sans merci ».

[3] Sur le champ de bataille de l'imaginaire, parce qu'elle faisait des hommes ses victimes, si ce n'est ses martyrs, cette femme que l'on disait fatale l'était avant tout à elle-même. Les auteurs (généralement des hommes) se sentaient tenus de faire mourir cette instigatrice de chaos : « L'exécuter, c'est rétablir l'équilibre naturel, exorciser la bête, et rendre à l'homme la domination impériale qui lui revient – du moins dans les fantasmes pitoyables de bourgeois de plus en plus écartés du pouvoir. » (Bram Dijkstra, *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, traduit de l'américain par Josée Kamoun, Paris, Seuil, 1992, p. 421.)

[4] Renée Dunan, *Kaschmir, Jardin du bonheur*, Paris, Éditions Henry-Parville, coll. « Les œuvres littéraires inédites », 1925, p. 16.

[5] Un flou persistant entoure la biographie de Renée Dunan. Pour un état de la question, voir Fabrice Mundzik, « Préface » dans Renée Dunan, *Le roman de la fin des hommes*, Montélimar, Les moutons électriques, coll. « Le rayon vert », 2015, p. 7-27. (Désormais *RFH*, suivi du numéro de la page.)

[6] Florence de Chalonge, « Le roman des romancières, 1914-1980 » dans Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020, p. 291.

[7] Manuscrit inédit conservé à la bibliothèque Marguerite-Durand à Paris.

[8] Au sens où l'entendaient Philippe Forest et Gérard Conio dans leur *Dictionnaire fondamental du français littéraire* : « En littérature, l'*exotisme* consiste à évoquer des pays lointains et peu familiers au lecteur. Leurs paysages, leurs coutumes, leurs habitants deviennent alors des éléments plus ou moins importants du récit auquel ils s'intègrent. Ils donnent au texte une sorte de "couleur locale" qui satisfait le désir d'évasion de dépaysement, du lecteur. » (Paris, Maxi-Livres, coll. « Maxi poche connaissance », 2004 [Bordas, 1993], p. 163.)

de ses héroïnes : l'anthropophagie et la polyandrie. Nous fonderons notre étude sur deux récits d'aventures de Renée Dunan : la nouvelle « Uzcoque » et le roman *Kaschmir. Jardin du bonheur*[9].

Hommes au menu

L'idée d'associer l'anthropophagie au conflit entre les sexes était déjà présente à l'époque médiévale, au XII[e] siècle, à travers le mythe du cœur mangé. Un mari jaloux se vengeait de sa femme infidèle en lui faisant avaler, à son insu, le cœur de son amant[10]. À l'époque de Renée Dunan, huit siècles plus tard, soit à l'ère des « Exotes » et des romans coloniaux, « l'habitude de manger sans répugnance la chair humaine[11] » suscitera, chez bon nombre d'écrivains, une curiosité nourrie par les enquêtes ou récits à caractère ethnographique. On peut penser aux reportages de Titaÿna[12] sur les tribus anthropophages des Nouvelles-Hébrides (l'actuel Vanuatu). Expliquant que le cannibalisme néo-hébridais était de l'ordre de la superstition plutôt qu'un acte de survie, la grande reporter affirmait qu'il « faudrait un livre entier pour noter les raisons profondes et les manifestations diverses de l'anthropophagie encore pratiquée aux Indes, en Afrique, en Malaisie, au Mexique et dans certaines régions de l'Amérique du Sud[13]. » Car si « la marche glorieuse de la race blanche » a fait reculer l'anthropophagie, celle-ci « est encore pratiquée beaucoup plus qu'on ne le croit et surtout dans un contact étonnant avec la civilisation[14] ».

On peut aussi penser aux *Secrets de la jungle* [*Jungle Ways*] de William Buehler Seabrook, résultat d'un voyage dans les colonies françaises d'Afrique dont Paul Morand avait tracé l'itinéraire. Seabrook avait tenu à séjourner parmi des cannibales, une expérience qu'il évoque avec humour – ses amis parisiens lui demandèrent à son retour quelles recettes il ramenait[15] – mais aussi avec sérieux : « *they* [les cannibales] *are a highly interesting and wholly legitimate subject, whether for the adventurer or the learned anthropologist*[16] ».

---

[9] Renée Dunan, « Uzcoque » dans *Les Œuvres libres*, n° 108, juin 1930, p. 332-379 ; *Kaschmir. Jardin du bonheur*, Paris, Éditions Henry-Parville, coll. « Les œuvres littéraires inédites », 1925.
[10] Voir au sujet de ce mythe l'article de Catherine Joye-Bruno, « Au menu du cannibale », *Psychanalyse*, vol. 1, n° 29, 2014, p. 19-32.
[11] C'est la définition d'anthropophagie que donne Roland Villeneuve. Voir *Histoire du cannibalisme. De l'anthropophagie rituelle au sadisme sexuel*, Rosières-en-Haye, Camion Noir, 2016, p. 11.
[12] Titaÿna, pseudonyme d'Élisabeth Sauvy (1897-1966), grande reporter et écrivaine française. « À la recherche d'aventures, elle parcourt le monde de 1925 à 1939 et rapporte de ses pérégrinations des textes insolites et d'une surprenante modernité publiés dans la grande presse de l'époque. » (Titaÿna, *Les ratés de l'aventure*, Montreuil, Marchialy, 2020 [1938], p. 6.)
[13] Titaÿna, avec André-Paul Antoine et Robert Lugeon, *Chez les mangeurs d'hommes. Nouvelles-Hébrides*, Paris, Éditions Duchartre, 1931, p. 36-37/76. Nous citons la réédition numérique (ePub) de 2017, d'où la pagination fluctuante.
[14] *Ibid.*
[15] « *Returning to Paris, the first question all my French friends asked me, and always with smiles, was whether I had succeeded in living with the cannibals, and what recipes I had brought back.* » (William B. Seabrook, *Jungle Ways*, Londres, George G. Harrap & Co, 1931, p. 122.) L'ouvrage est d'ailleurs dédié à l'écrivain et diplomate qui l'a inspiré : « *To Paul Morand who made it possible.* »
[16] *Ibid.*

Un article publié en 1921 dans l'hebdomadaire *Floréal* nous renseigne sur l'intérêt de Renée Dunan pour la question. Intitulé « Les pêcheurs de perles polynésiens », le texte fait suite à la parution en 1920 de *Dans le sud*[17], traduction française du recueil d'essais posthumes de Robert Louis Stevenson, *In the South Seas* (1896), qui documente ses voyages dans le Pacifique et contient de nombreux passages consacrés aux mangeurs de gibier humain. Le ton de Stevenson est plus ferme que celui de Seabrook :

> Rien n'éveille plus fortement notre dégoût que le cannibalisme, rien ne descelle plus sûrement la base d'une société ; rien, pourrait-on encore démontrer, n'endurcit et ne dégrade autant les esprits de ceux qui le pratiquent[18].

Pourtant, comme le constate l'auteur écossais à leur contact, les cannibales océaniens ne sont nullement malveillants :

> Ils n'étaient pas cruels ; sauf cette coutume, leur race est des plus douces ; à parler franc, découper dans la chair d'un homme après sa mort est beaucoup moins odieux que l'opprimer durant sa vie ; et même les victimes de leur appétit étaient traitées avec douceur, de leur vivant, et, pour finir, dépêchées soudainement et sans douleur[19].

Dunan juge les comptes rendus de Stevenson fascinants :

> Les voyages de Stevenson dans les mers du sud, c'est-à-dire dans toute cette zone du Pacifique qui réunit l'Australasie à l'Océanie, est [*sic*] le plus extraordinaire document que nous puissions lire. De fait, il est beaucoup de notions qui ne donnent en notre esprit aucune précision et aucune forme emplie de réalité. Que savons-nous, par exemple, sur les anthropophages ? L'idée des races qui mangent la chair humaine nous est familière, mais nous ne nous figurons pas du tout les hommes qui pratiquent cette abomination. [...] Stevenson a vu, dans les mers du sud, d'authentiques anthropophages et ce qu'il raconte est prodigieusement curieux sur les rites alimentaires qui poussent certaines peuplades des îles australiennes à manger périodiquement ce qu'ils nomment du « cochon long[20] ».

La question intéressait suffisamment Dunan pour qu'elle en discute avec l'écrivain et administrateur colonial Robert Randau[21]. Elle rapporte que ce dernier l'étonna beaucoup en lui apprenant que plusieurs soldats, appelés « les Sénégalais », s'adonnaient à l'anthropophagie : « Il insistait sur cette idée que nous ignorons les peuples arriérés et que ceux-ci sont d'une telle habileté dissimulatrice qu'ils arrivent à cacher leurs actes aux troupes mêmes qui habitent leur pays[22]. »

---

[17] Robert Louis Stevenson, *Dans le sud*, traduction française de Théo Varlet, Paris, Éditions de la Sirène, 1920, 2 vol.
[18] *Ibid.*, vol. 1, p. 128.
[19] *Ibid.*, p. 130.
[20] Renée Dunan, « Les pêcheurs de perles polynésiens » dans *Floréal*, 25 juin 1921, p. 615. Cet article, comme plusieurs textes de Renée Dunan, est signé d'un pseudonyme, Ethel Mac Singh.
[21] De son véritable nom Robert Arnaud (1873-1950). Écrivain algérianiste parfois surnommé « le Kipling africain », auteur de nombreux romans dont *Les colons* (1907) et *Les terrasses de Tombouctou* (1920).
[22] Renée Dunan, « Les pêcheurs de perles polynésiens », *loc. cit.*, p. 615.

Un autre texte de Dunan paru dans *Floréal* contient quelques remarques sur l'anthropophagie. Intitulé « La médecine du bon vieux temps[23] », cet article évoque d'anciens procédés médicaux qui, avec le recul, peuvent sembler extravagants, mais qui, en leur temps, passaient pour authentiques. Comme le rappelle Dunan, qui avait elle-même tâté de l'occultisme dans *Baal ou la magicienne passionnée* : « La médecine fut longtemps une branche de la magie et des sciences occultes en général : astrologie, kabbale, alchimie[24]. » Si l'on aborde le sujet avec l'esprit ouvert, croit-elle, on constate que la pratique cannibale n'est pas si éloignée de certaines manipulations d'organes à des fins médicales : « Les sauvages mangent le cœur et la cervelle des animaux nobles ; lion ou taureau. Ils mangent même, lorsque l'anthropophagie leur paraît congrue, le cœur de leurs ennemis. C'est de l'opothérapie avant la lettre[25]. »

En outre, de la consommation de la chair, Dunan en vient naturellement à traiter d'ingestion de sang. D'un ton qui annonce ses récits d'aventures[26], l'autrice évoque, quarante ans avant la surréaliste Valentine Penrose, la figure d'Élisabeth Báthory de Ecséd, qu'on surnomma « comtesse Dracula » :

> Le sang humain ne pouvait faillir à de nombreux usages médicaux. De fait. Toutefois, s'il est des utilisations admissibles, celle qui consiste à boire le sang chaud et récent n'est pas sans faire apparaître d'atroces justifications criminelles. La comtesse Bathory de Scheuta, dont les descendants occupent en Hongrie des postes notoires, fut reconnue en 1590, coupable de trois cents assassinats d'enfants, pour emploi de leur sang frais pour bains, boissons et autres usages[27].

Incarnation de la cruauté au féminin – « Qu'elle ait été un Gilles de Rais féminin, tout le prouve[28] », notera Penrose –, l'ogresse des Carpathes avait tout pour fasciner Dunan. L'allusion n'a donc rien d'anodin.

Pour autant, on ne saurait soupçonner Dunan de faire l'éloge du cannibalisme. Dans sa nouvelle *Le métal, histoire d'il y a vingt mille ans* – récit préhistorique où perce l'influence des frères J.H. Rosny[29] –, elle associe le phénomène à une dégénération :

---

[23] Renée Dunan, « La médecine du bon vieux temps » dans *Floréal*, 14 mai 1921, p. 467-468. Cette fois, l'article est signé Renée Dunan. Le roman *Baal ou la magicienne passionnée. Livre des ensorcellements* a paru à Amiens chez Edgar Malfère à la collection « Bibliothèque du Hérisson » en 1924.
[24] *Ibid.*, p. 467.
[25] *Loc. cit.*
[26] Dans *Kaschmir, Jardin du bonheur* (p. 72-73), Dunan associera explicitement le personnage de Zenahab à une vampire : « Prenez garde de tomber entre les mains d'une femme vampire. Il y en a en Kaschmir. Elles maintiennent avec vigueur les traditions polyandriques sur lesquelles en Gilgit sont constituées de véritables petites républiques. »
[27] *Id.*, « La médecine du bon vieux temps », p. 468. Le roman de Valentine Penrose, *Erzébet Bathory, la comtesse sanglante*, a paru au Mercure de France en 1962. Il a été réédité à diverses surprises chez Gallimard à la collection « L'imaginaire » sous le titre simplifié de *La comtesse sanglante*.
[28] Valentine Penrose, *La comtesse sanglante*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1984, p. 7.
[29] J.H. Rosny aîné (Joseph Henri Honoré Boex) et J.H. Rosny jeune (Séraphin Justin François Boex), auteurs de nombreuses fictions préhistoriques dont la plus connue reste *La guerre du feu* en 1909 (roman signé du seul Rosny aîné), ont aussi écrit des histoires de cannibalisme, que l'on peut lire dans une anthologie

> L'anthropophagie était, aux temps de la Magdeleine, assez rare en Occident. Non que nul souci moral arrêtât les humains. Mais l'homme n'est pas comestible de façon réelle. Les cannibales ont toujours été des dégénérés intellectuels. De plus, des maladies nombreuses accroissent leur virulence en passant d'homme à homme par cette voie. C'est une raison d'hygiène qui bannit l'anthropophagie, dès l'origine, dans les races à intellectualité relevée[30].

L'anthropophagie reste donc à bannir (il est rare qu'un auteur soutienne l'inverse !), et nous verrons que dans « Uzcoque », elle fait partie des dangers auxquels l'héroïne doit se soustraire. La situation se modifie dans *Kaschmir. Jardin du bonheur*, puisque ce récit ne fait pas intervenir le cannibalisme au sens propre, mais figuré, et que la menace, visant spécifiquement les mâles, émane d'une femme en position d'autorité, disposant à travers la polyandrie d'un droit de vie et de mort sur ses époux-victimes. Du « Prends garde à toi si *elle* t'aime » de « La Vénus d'Ille[31] », Dunan nous fait ainsi passer à un « Prends garde à toi si *elle* ne t'aime pas ».

Alice contre les ogres de Fiume

Nouvelle publiée dans *Les Œuvres libres* en juin 1930[32], « Uzcoque » relate les démêlés d'une aventurière prénommée Alice avec deux membres d'une curieuse race de tueurs dalmates que l'on croit éteinte, les Uzcoques. Réputés cruels, ceux-ci passent notamment pour des mangeurs d'hommes.

Le récit se déroule à Fiume et ses environs peu après la Première Guerre mondiale et la dissolution de l'Autriche-Hongrie : « Je fus à Fiume, écrit la narratrice, peu avant que Gabriele d'Annunzio y vint régner et transformer en possession effective une conquête d'ailleurs judicieuse, mais à laquelle nul Italien ne songeait avant 1914. En tout cas, Fiume est une ville italienne[33]. » (*RFH*, 235) La narratrice se dirige vers la cité istrienne après en avoir eu « assez de Trieste », où elle avait vécu pendant un mois[34], et après avoir « décidé de promener [sa] mélancolie naturelle sur toute la côte dalmate, albanaise et grecque, jusqu'au Péloponèse [*sic*] » (*RFH*, 236). Capo d'Istria,

---

récente. Voir J.-H. Rosny, *Une fête anthropologique*, textes réunis par Fabrice Mundzik, préface de Clément Hummel, s.l., Bibliogs, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2016.

[30] Renée Dunan, *Le métal* dans *RFH*, p. 41-42. La nouvelle, sous son titre complet, avait paru à l'origine en trois livraisons dans *Floréal* (nº 41-43), du 13 au 27 novembre 1920.

[31] Prosper Mérimée, « La Vénus d'Ille » dans Nodier, Balzac, Gautier et Mérimée, *Récits fantastiques*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 140. C'est Mérimée qui souligne.

[32] Renée Dunan, « Uzcoque » dans *Les Œuvres libres*, nº 108, juin 1930, p. 331-379. Nos références à cette nouvelle sont tirées de l'anthologie *Le roman de la fin des hommes* (p. 235-271).

[33] L'occupation de la ville de Fiume, épisode surnommé *Impresia di Fiume* (« Entreprise de Fiume »), eut lieu du 12 septembre 1919 au 27 décembre 1920. Le poète D'Annunzio dirigea l'expédition qui avait été organisée par une coalition politique composée de l'Association nationaliste italienne et de représentants du mazzinisme, du futurisme et du syndicalisme révolutionnaire. Par la suite, l'État libre de Fiume fut créé et subsista quatre ans, jusqu'à l'annexion de Fiume par l'Italie en 1924. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Fiume sera prise par les troupes de Tito et officiellement annexée par la Yougoslavie lors de la ratification du traité de Paris le 10 février 1947. Aujourd'hui principale ville portuaire de Croatie, Fiume est plus souvent désignée sous son nom croate de Rijeka. Dunan utilise aussi les noms italiens pour désigner les villes croates d'Umag (Umago), Poreč (Porenzo), Rovinj (Rovigno) et Pula (Pola).

[34] Elle avait gagné Trieste après qu'« une histoire avec la maîtresse de Marmorock, le banquier » (*RFH*, 236), l'eut forcée à s'enfuir de Venise, où elle se trouvait alors. Son type aventureux est donc établi d'emblée.

Pirano, Umago, Cittanova, Parenzo, Rovigno, Pola, etc. : la saisie des lieux a son importance puisque la narratrice, « armée d'une puissante jumelle à prismes » (*id.*), se présente comme une amatrice de paysages. Une amatrice éclairée, s'entend, car elle « abomine l'admiration grégaire » et préfère « goûter solitairement les beautés istriennes » (*id.*). Les premières pages de la nouvelle prennent ainsi l'aspect d'un récit de voyage et la narratrice fait penser à une version féminine de l'esthète-voyageur, ce célibataire cultivé et neurasthénique que l'on retrouve chez Barrès, T. Mann et Proust notamment. Mais elle évoque encore davantage le type de l'aventurière du premier XX[e] siècle, telle qu'Alexandra David-Néel, Ella Maillart et Titaÿna en ont fourni le modèle[35]. De surcroît, Alice se targue d'être « agressive » ; vivant seule, elle « sai[t] [se] défendre, donc attaquer » (*RFH*, 250). Son type aventureux lui vient de son insubordination : « Je ne suis pas de ces femmes qui obéissent » (*RFH*, 251), fanfaronne-t-elle.

Dès l'embarquement[36], la narratrice a remarqué « un couple bizarre », qui lui paraît « peut-être intéressant et en tout cas curieux » (*RFH*, 236). L'homme et la femme attirent de nouveau son attention sur le vapeur, venant troubler sa contemplation des côtes de Pola : « On ne pouvait nier l'extraordinaire originalité de ces personnages et l'étrangeté séduisante de leur aspect », constate-t-elle (*RFH*, 237). Le couple, qui l'épie à la dérobée, éveille en elle « un trouble désir » (*RFH*, 238), surtout la femme, dont le « charme sapide » (*RFH*, 239) et la « merveilleuse bouche de déesse » (*RFH*, 241) soulèvent en la narratrice un désir confus. Outre l'attirance saphique, c'est la séduction du mal qui s'exprime : « J'y lisais le sadisme et l'affection du crime » (*RFH*, 240), déclare-t-elle.

Installée à son hôtel, la narratrice ne s'attend pas à revoir « le couple mystérieux et excitant » (*RFH*, 244), n'ayant pas cherché à connaître le lieu où ces gens sont descendus. Le souvenir de l'homme lui revient cependant au cours d'une promenade dans Fiume. La narratrice aperçoit deux soldats surveillant une femme – une Croate d'Agram – qui a assassiné son mari à la demande d'un inconnu. Ce dernier aurait été son amant jadis. La narratrice pense à l'homme du bateau, comme s'il était question de lui. La meurtrière, assise devant un panier contenant la tête de son mari, adresse alors cette mise en garde à la narratrice, qu'un soldat lui traduit du croate : « C'est un Uzcoque [qui a ordonné le crime]. Quand il commande, la femme doit obéir. Tu lui obéiras aussi, toi, l'étrangère. L'Uzcoque a des secrets pour tordre les nerfs des femmes. Il te fera tuer. [...] Tue l'Uzcoque ou il te fera tuer. » (*RFH*, 247)

La menace que posent les Uzcoques, particulièrement en matière de domination de la femme par l'homme, est donc mise en place, bien qu'Alice ne sache encore rien à leur sujet. Le soldat qui lui a traduit les paroles de la meurtrière croate ignore lui aussi

[35] Voir à ce sujet le chapitre 4, « Les aventurières ou les amazones », dans Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 177-224.
[36] La narratrice se rend à Fiume à bord d'un bateau à vapeur.

de quoi il en retourne. Pour élucider le mystère[37], elle fera deux rencontres significatives.

La première est plutôt de l'ordre des retrouvailles ou des présentations officielles : en errant dans Fiume, Alice tombe nez à nez avec la blonde « à la bouche agile, éloquente et autoritaire » (*RFH*, 249), l'intrigante inconnue aperçue à bord du vapeur, alors qu'elle sort d'une maison « verruqueuse » située en plein « quartier coupe-gorge » (*RFH*, 250). Alice découvre qu'elle s'appelle Lysa. La femme tente de la dominer, mais la narratrice a le dessus. « Vous êtes comme un homme » (*RFH*, 250), lui lance Lysa, ce dont la narratrice se défend vigoureusement : « Vraiment pas ! » (*id.*) Alice tente ensuite de lui faire expliquer ce qu'est un Uzcoque, mais la question paraît « l'électrocut[er] », « déchaîn[er] une terrible foudre » (*RFH*, 251). Au cours du dîner qui suit, la narratrice obtient quelques informations supplémentaires, mais au compte-gouttes. Elle apprend ainsi que Lysa est née à Venise d'un père américain de Philadelphie et d'une mère écossaise ; qu'elle a été élevée à Vérone et qu'elle est venue à Fiume quatorze ans plus tôt[38] (*RFH*, 253). Lysa révèle aussi à la narratrice que l'homme du bateau s'appelle « Dal, l'Uzcoque » (*RFH*, 255), que c'est bien lui qui a ordonné l'assassinat du mari de la Croate et que Lysa a été sa complice. Elle voudrait qu'Alice ait peur d'elle : « Je suis méchante » (*RFH*, 254), la prévient-elle. « J'ai fait mourir. » (*RFH*, 255) Elle obtient l'effet inverse : l'excitation d'Alice s'accroît d'un cran.

C'est la seconde rencontre qui permet à Alice de percer le mystère des Uzcoques. En se rendant consulter l'abbé Hischela, « l'homme le plus érudit que comptât Fiume » (*RFH*, 256), la narratrice apprend que les Uzcoques – dont le nom vient probablement du croate *skok*, qui signifie « évadé » (*RFH*, 259) – sont une caste de « hardis bandits » (*id.*) apparus vers l'an mille et installés, depuis le VI^e^ ou le VII^e^ siècle, à Segna[39], non loin de Fiume. Au fil des siècles, ils ont survécu à de nombreux massacres – « le meurtre d'un Uzcoque resta longtemps le plus beau fait d'armes d'un Dalmate » (*RFH*, 260) –, mais le prêtre (qui en a lui-même éduqué deux) considère leur race éteinte. Leur extrême cruauté et leurs mœurs dépravées en font la lie du genre humain : « Ils furent ce que l'humanité a créé de plus démoniaque. » (*RFH*, 261) Non seulement « ils n'ont aucune religion » et « adorent la mort » (*RFH*, 260), mais « les horreurs qu'ils inventèrent pour mêler le crime à la débauche [...] dépassai[ent] en ignominieuse saleté tout ce que conçurent le marquis de Sade et ses imitateurs » (*RFH*, 261). L'anthropophagie s'ajoute ainsi sans jurer à leur assortiment de vices : « Ils mangeaient le cœur et le foie de ceux qu'ils tuaient. Les quatre derniers enfants qui vivaient à Fiume ont été assassinés parce qu'ils avaient tué un de leurs petits camarades et s'étaient partagé son cœur, qu'ils dévorèrent cru. » (*RFH*, 261) Les femmes Uzcoques ne sont pas moins redoutables,

[37] Récit d'aventures, « Uzcoque » progresse aussi à la manière d'une intrigue policière, l'aventurière et dilettante Alice menant l'enquête. Elle n'a toutefois rien d'une justicière. Sujette à la neurasthénie, elle aime tromper son ennui, d'où sa mobilité et sa disponibilité.
[38] Ici, Lysa dissimule partiellement sa véritable identité. Alice découvre à la fin de la nouvelle que l'Uzcoque est en réalité Vénitienne, descendante des doges Faliéri et Dandolo.
[39] Senj en croate.

puisqu'elles « se taillaient et affilaient l'ongle très long de l'index et savaient couper la viande avec, mais on cite des femmes qui, d'un coup d'ongle, ouvrirent l'artère carotide de leurs ennemis. » (*id.*) Un dernier détail vient accentuer, à l'intention des lecteurs qui ne l'auraient pas encore compris, le danger auquel Alice se voit exposée : « [les Uzcoques] aimaient passionnément les femmes étrangères à leur pays, les attiraient, les fascinaient et parfois les épousaient. Mais toujours, au bout d'un court délai, ils les faisaient mourir. Ils les empalaient la tête en bas, par la bouche. » (*RFH*, 262) La séduisante malveillance du couple aperçu sur le quai de Trieste et à bord du vapeur à destination de Fiume est donc tout à fait confirmée.

Tous les éléments sont maintenant en place pour le dénouement de la nouvelle, qui permettra à la narratrice-héroïne de montrer de quoi elle est capable. Car que lui reste-t-il à accomplir, sinon une excursion à Segna, au cœur du danger ? Munie d'« un petit revolver » (*RFH*, 262), Alice consacre sa dernière journée à Fiume (elle a déjà prévu de partir le lendemain à l'aube) à « une visite au repaire des Uzcoques » (*id.*). Buccari, Porto-Re[40], Segna : le trajet effectué à bord d'une barque de pêcheurs est narré à la façon d'un récit de voyage, la narratrice renouant avec l'impressionnisme des premières pages.

Comme dans toute bonne fiction populaire, l'intrigue d'« Uzcoque » se clôt par une confrontation avec l'ennemi – lequel va potentiellement dévoiler une facette jusque-là tenue cachée. S'immisçant au cœur du repaire uzcoque (une cavité naturelle où avaient été creusées des galeries d'accès), Alice retrace le couple au moment où il planifie de l'assassiner. « Maintenant il nous faut le sang de la Française » (*RFH*, 265), déclare Dal. Ce crime complétera la consécration de Lysa en tant qu'Uzcoque (elle en a déjà perpétré deux sur les cinq requis). Il s'agit donc d'un rituel initiatique. Dal explique à Lysa : « Tu dois, comme une Uzcoque, réussir tout ce que tu entreprends. » (*RFH*, 266) Mais un renversement de situation est sur le point de se produire. Au terme du duel de mots qui éclate au sein du couple, Lysa devient « insaisissable » et Dal pressent dans ses paroles « un sens double, une moquerie, un défi » (*RFH*, 267). Significativement comparée à « une Salomé[41] requérant qu'on lui vînt porter un chef haï coupé entre le sinciput et la pomme d'Adam et dont le sang dégoutterait » (*RFH*, 269), Lysa met fin à la « comédie meurtrière » (*RFH*, 270) à laquelle elle s'était jusque-là livrée et se retourne contre Dal : « Il m'avait appris à aimer le crime, expliquera-t-elle ensuite à Alice, cela me forçait aussi à ne plus désirer qu'un crime, celui dont il mourrait. Il a joué avec une force qui le dépassait… » (*RFH*, 270) En un geste violent, elle enfonce un coutelas dans la tête de l'Uzcoque. Le coup est bien entendu fatal, mais il est surtout chargé symboliquement. En frappant l'Uzcoque « à la naissance du cou, là où les vertèbres s'épanouissent, dont l'une sera le cerveau » (*RFH*, 269), elle l'atteint au centre de sa puissance. « L'homme maintenant était sacrifié » (*RFH*, 269) ; tel « un cheval abattu par un fauve qui, déjà,

[40] Buccari est le nom italien de Bakar et Porto Re, celui de Kraljevica.
[41] L'allusion au mythe de Salomé ancre de nouveau le récit de Dunan dans la littérature de la fin du XIX[e] siècle et dans la tradition de la femme fatale. On se souviendra en ce sens des textes que Flaubert, Mallarmé, Laforgue et, surtout, Wilde ont consacrés à la « provocante danseuse » (*RFH*, 269).

commence à le dévorer » (*id.*), l'Uzcoque n'a pas seulement été assassiné, il a été « aboli » (*RFH*, 270).

On croyait (seulement) lire le récit d'une aventurière aux prises avec un couple de tueurs ; c'est toujours le cas, mais on découvre qu'il s'agit en outre d'un nouvel épisode de la guerre perpétuelle que se livrent les deux sexes. Nous affirmions au début de la présente étude que les récits d'aventures de Renée Dunan viennent souvent illustrer la suprématie féminine. Nous voilà ici servis : « Uzcoque » se conclut par la démonstration de ce dont non pas une, mais *deux femmes* sont capables.

De l'Europe vers l'Asie

Une autre nouvelle de Renée Dunan prend le canevas d'une aventurière affrontant non plus un couple, mais une famille de tueurs. Intitulée « L'aubergiste[42] », celle-ci relate les efforts d'une voyageuse solitaire – une « nymphe en auto » – pour échapper à une famille d'assassins qui la retiennent prisonnière dans leur auberge de province où, comme dans *Psycho* (1960), le thriller classique d'Alfred Hitchcock, elle avait abouti au cours d'un orage. Le motif de l'anthropophagie est évoqué pour accentuer la dangerosité du lieu où l'héroïne se retrouve coincée : « Chez les pires bandits et au milieu des anthropophages, un huis verrouillé vous replace au cœur de la civilisation, c'est-à-dire en compagnie de vous-même[43]. » Le cadre n'est pas exotique comme dans « Uzcoque », mais on pourrait arguer qu'il s'agit d'exotisme intérieur, l'auteure s'intéressant à un cas de mœurs barbares observables en plein territoire français.

Du reste, plus le cadre de l'action est exotique et plus les mœurs versent dans la démesure et la cruauté. Nous avons vu dans la première partie de cet article que l'anthropophagie, sujet piquant la curiosité des romanciers d'aventures, s'avère, pour citer Titaÿna, « encore pratiquée beaucoup plus qu'on ne le croit[44] ». En plus d'imaginer une ancienne caste de tueurs anthropophages, Dunan avait situé sa nouvelle « Uzcoque » à la croisée des mondes latins et slaves, dans un contexte de métissage des « races » (comme on le disait encore en 1930[45]) et de cosmopolitisme. On ne sortait guère de l'Europe. Dans *Kaschmir. Jardin du bonheur*[46], Dunan entraîne

---

[42] « L'aubergiste » est la seconde de deux nouvelles (l'autre étant « Le Satyre ») qui composent *Je l'ai échappé belle !*, Paris, André Delpeuch, 1927 (p. 107-186). Nous renvoyons toutefois à la réédition du texte dans *Le Novelliste*, nº 3, décembre 2018, p. 57-84. L'expression « La nymphe en auto » est le titre de la VII[e] section de la nouvelle (p. 81).

[43] Renée Dunan, « L'aubergiste », p. 70.

[44] Voir *supra* la note 14.

[45] Le propos de Dunan n'est pas exempt de racisme, puisqu'elle présente les Italiens comme largement supérieurs aux innombrables « races » métissées de Dalmatie. Voir *RFH*, p. 236 : « Quand ils [les peuples dalmates originaux] auront fondu le Colleone, bâti le Palais des Doges, signé des toiles de Tiepolo, Véronèse ou Titien et imaginé quelques menus bibelots civilisateurs, on pourra les citer à la barre. »

[46] Nos références à cette œuvre sont tirées de l'édition originale : *Kaschmir, Jardin du bonheur*, Paris, Éditions Henry-Parville, coll. « Les œuvres littéraires inédites », 1925, en libre accès sur Gallica. (Désormais *KJB*, suivi du numéro de la page.)

le lecteur vers une partie du monde à l'exotisme exacerbé : en Asie[47], cet « immense et puissant continent » (*KJB*, 8), cette « terre barbare, redoutée, secrète et magnifique » (*KJB*, 18).

Polyandrie, mot honni

Voilà un autre texte ancré dans le XIX^e^ siècle, période orientalisante s'il en fut, et dans le sillage d'auteurs comme Loti, Mirbeau et H. Rider Haggard[48]. On trouve au centre du texte une femme – Zenahab – dont Dunan montre de quoi elle est capable. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, ce personnage n'a pas été placé en position de *sujet*, pour employer la terminologie du modèle actantiel, mais d'*opposant*. Autre changement de perspective notable par rapport à « Uzcoque » : l'auteure n'exploite pas le motif de l'anthropophagie à strictement parler, mais celui de la polyandrie, qui lui est cependant complémentaire dans la mesure où il mène lui aussi au sacrifice de l'homme.

Comme l'observe Dunan, pour un romancier ou une romancière d'aventures, la polyandrie est un thème encore plus inusité et osé que l'anthropophagie :

> Nul Kipling, pourtant, ne s'est avisé de conter – par pudeur peut-être – les mœurs du dernier coin terrestre où la gynocratie règne, où la femme possède plusieurs époux, où le mot honni : « polyandrie » reste encore celui des mœurs sociales. Ce vocable et la chose qu'il désigne sont au demeurant d'une moralité égale à celle qui règne aux pays où les rapports de sexes reposent sur la seule maîtrise des mâles. Il y a pourtant au fond un redoutable écart… (*KJB*, 9)

Ce n'est pas seulement la pudeur qui retient les auteurs de décrire les mœurs polyandres. En Occident, une telle pratique contredit des *a priori* solidement ancrés dans le terreau du patriarcat. Qu'on s'en rapporte à la définition qu'en donnait l'*Encyclopédie* :

> Concluons de-là que la *polyandrie* est une coutume encore plus impardonnable que la polygamie ; qu'elle ne peut avoir d'autre motif qu'une lubricité très-indécente de la part des femmes, à laquelle les législateurs n'ont point dû avoir égard ; que rien n'est plus propre à rompre ou du-moins à relâcher les liens qui doivent unir les époux ; enfin que cette coutume est propre à détruire l'amour mutuel des parens & des enfans[49].

Alors que les cas de polygynie sont relativement fréquents dans l'Ancien Testament (Abraham, Jacob, David et Salomon eurent tous plusieurs épouses et/ou

---

[47] Notons au passage qu'« Asie » est le titre d'une nouvelle, parue dans *Les Œuvres libres* (n° 68, janvier 1927, p. 329-380), où il est également question de polyandrie et d'hommes sacrifiés.

[48] Les éditions Black Coat Press, qui ont publié une traduction anglaise de ce texte, signalent qu'il est inspiré du roman *She* (1887) de H. Rider Haggard. Voir Renée Dunan, *The Ultimate Pleasure*, traduction de Brian Stableford, Tarzana (Californie), Black Coat Press, 2016, 4^e^ de couv. Le volume réunit trois œuvres de Dunan : les romans *The Ultimate Pleasure (La dernière jouissance)* et *Kaschmir (Kaschmir, Jardin du bonheur)*, et la nouvelle *Metal (Le métal)*.

[49] Anonyme, « Polyandrie » dans Jean Le Rond d'Alembert et Denis Diderot (éd.), *L'Encyclopédie*, tome XII, Paris, Chez Briasson, David l'aîné, Le Breton et Durand, 1751, p. 935, en ligne : <https://fr.wikisource.org/wiki/L'Encyclopédie/1re_édition/POLYANDRIE>.

concubines[50]), il en va tout autrement de la polygamie des femmes. D'un côté, la virginité de la future épouse fut longtemps un enjeu moral et symbolique en France. D'autre part, la législation qui se mit en place avec le *Code civil* de 1804 réprimait beaucoup plus sévèrement l'infidélité des femmes que celle des hommes.

En outre, le sujet est toujours tabou à l'époque de Dunan et il l'est resté encore longtemps. Ce n'est peut-être qu'avec l'apparition de la notion de *polyamour*[51] que le caractère scandaleux de cette pratique commence à s'estomper dans l'opinion publique. Pourtant, un début de théorisation du phénomène s'était effectué dès les années 1920 au sein des mouvements marxistes et libertaires avec les considérations d'Alexandra Kollontaï sur « l'amour-camaraderie[52] », que Dunan pouvait connaître.

Au demeurant, la pudeur n'empêcha pas l'anthropologue et aristocrate Pierre de Grèce (1908-1980) de faire de la polyandrie l'une de ses deux spécialités (avec le Tibet), comme en témoigne sa volumineuse thèse de doctorat, *A Study of Polyandry*, en 1963[53]. Son exploration recouvre diverses régions de l'Inde, du Sri Lanka et du Tibet. La polyandrie reste toutefois un phénomène si rare que Pierre de Grèce pose comme première question : « *Does Polyandry really exist*[54]*?* » Dans une étude plus récente, Gaspard Musabyimana conclut au sujet des Bashilélé et de leur usage du « Kumbu » (quartier spécialement réservé à une « femme commune » qu'un groupe de dix à trente jeunes hommes célibataires tentaient de charmer), que « [l'] arrivée de la religion chrétienne et de la colonisation ont considéré cette tradition de barbare et l'ont découragée jusqu'à sa disparition[55] ».

La polyandrie avait donc tout pour piquer la curiosité de Dunan. En plus de *Kaschmir. Jardin du bonheur*, l'écrivaine en fait le sujet d'une nouvelle, « Asie[56] ». Reliée à une

---

[50] Surtout Salomon si l'on en croit *Le premier livre des rois* : « Il eut sept cents femmes princesses et trois cents concubines. » (1 Rois XI : 3 dans *La Bible. Ancien Testament*, tome I, édition publiée sous la direction d'Édouard Dhorme, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000 [1956], p. 1078.)

[51] Le dictionnaire Robert situe l'attestation du terme à l'année 2000.

[52] Alexandra Kollontaï (1872-1952) : révolutionnaire russe et militante féministe, elle est la première femme de l'histoire contemporaine à être nommée à la tête d'un ministère et l'une des premières femmes à accéder aux fonctions d'ambassadrice. Son article sur l'amour-camaraderie, « Place à l'Éros ailé ! (Lettre à la jeunesse laborieuse) », paru dans *Молодая гвардия* (« La jeune Garde »), nº 3, mai 1923, est accessible en ligne : https://www.marxists.org/francais/kollontai/works/1923/05/eros.pdf. On peut aussi se reporter à l'ouvrage d'Hélène Carrère d'Encausse, *Alexandra Kollontaï : la Walkyrie de la Révolution*, Paris, Fayard, coll. « Biographies historiques », 2022.

[53] Pierre de Grèce, *A Study of Polyandry*, La Haye, Mouton & Co., 1963. Cela peut sembler ironique dans le contexte, mais le prince de la maison d'Oldenbourg a dédié l'ouvrage à sa femme, Irina Aleksandrovna Ovtchinnikova (1905-1990), saluant sa « fidèle compagnie » (« *faithful companionship* »). Dans sa conclusion, Pierre de Grèce relie ses deux spécialités, le Tibet et la polyandrie : « *From the ethnographic study it will be seen that Tibetan polyandry is by far the most interesting of all those forms of the institution which I investigated in an around the Indian sub-continent.* » (p. 572)

[54] *Ibid.*, p. 20-24.

[55] Gaspard Musabyimana, *Sexualité et rites en Afrique*, Bruxelles, Éditions Scribe, 2016, p. 54/137. Les Bashilélé ou Lele sont un peuple de langue bantoue vivant en République démocratique du Congo.

[56] Voir *supra* la note 47. Il s'agit d'une polyandrie prenant place dans le cadre d'une polygamie, puisque l'émir Seid Mhamed Rahim soumet le narrateur, qui est son prisonnier, à une épreuve tout à fait particulière : comparaître devant « certaines de ses femmes, devenues arbitres de son destin. Si l'une d'elles veut l'épouser, il sera libre aussitôt. Si aucune ne veut l'épouser sans le mieux connaître, elles peuvent désirer passer une heure avec lui. En ce cas elles disent, l'heure terminée, si elles l'acceptent cette

gynocratie et à des rapports de sexes où une autre domination est envisagée que « la seule maîtrise des mâles », la polyandrie devient davantage qu'une simple polygamie de l'épouse. Elle constitue une anthropophagie symbolique ; elle suppose un art de croquer du mâle, à l'instar de la mante religieuse. Elle s'insère au cœur d'une logique menaçant d'être fatale à l'homme.

Cachemire mon amour

Publié en 1925 aux éditions Henry-Parville, *Kaschmir. Jardin du bonheur* relate l'aventure d'un Parisien qui « failli[t] – par une femme à époux multiples, – boire le Léthé » (*KJB*, 17). Le narrateur (son nom ne nous est jamais révélé[57]) est un ingénieur qui s'est retrouvé « attaché en 1920 [...] aux sondages pétroliers effectués sur les bords de la Chandra » (*KJB*, 21) et dont les bonnes relations (il connaît Lord Reading[58]) lui ont valu « un tas de facilités dont nul de [sa] race n'a jamais profité » (*id.*). Comme dans « Uzcoque », le texte fait d'abord penser à un récit de voyage, le narrateur marchant en partie dans les pas du voyageur libertin François Bernier, avec son « fameux livre[59] » comme compagnon de route. Or même si la vallée cachemirienne « n'offre que des ressources esthétiques » (*KJB*, 24) et que Srinagar[60], la capitale, fascine par son aspect de « Venise des Indes » (*KJB*, 27), le narrateur n'est pas là pour admirer les paysages, mais pour explorer les richesses minières du pays. Préférant ne pas se mêler aux Européens, il évite les hôtels anglais et les pensions pour fonctionnaires britanniques en congé. Il occupe plutôt un pavillon en bordure du lac Dahal, « loin de la colonie blanche et fort isolé » (*KJB*, 30). Installé depuis peu dans ce cadre enchanteur, il reçoit un soir l'étonnante visite d'un adolescent gracieux et efféminé, qui l'exhorte à le suivre, sans lui révéler leur destination. C'est là qu'aura lieu l'aventure passant près de lui être fatale. Le narrateur est conduit à la mystérieuse demeure de « Celle qui commande aux mâles » (*KJB*, 75), Zenahab.

Le lieu est isolé, menaçant – le narrateur constate que l'on y « était en mesure, très facilement, de [l']assassiner » (*KJB*, 47) –, mais luxueux ; la pièce où il est séquestré est « meublée quasi à l'européenne » (*id.*). Moins avisé que l'héroïne d'« Uzcoque », il s'est laissé entraîner par l'étrange adolescent sans emmener d'arme avec lui. Mais il possède comme Alice le goût de l'imprévu et du danger : « C'est une passion. Je raffole du risque, de l'aventure incertaine, des circonstances imprévisibles où j'aime à plonger. » (*KJB*, 37)

---

fois pour époux. Si aucune enfin ne le réclame après ces Épreuves, il sera empalé sur la place Katta Minar et il devra souffrir jusqu'au bout. » (Renée Dunan, « Asie », p. 349-350)

[57] À l'exception du surnom que lui donne Zenahab : Admi Singh, dont la signification s'énonce comme suit : « ... Singh, c'est le mal anoblissant, et Admi, en dogra, c'est "homme", tout simplement » (*KJB*, 92).

[58] Rufus Daniel Isaacs (1860-1935), politicien libéral et juge anglais, fut vice-roi et gouverneur général des Indes sous George V de 1921 à 1926.

[59] François Bernier (1620-1688), médecin, philosophe et voyageur français, disciple de Gassendi, premier Européen à décrire l'Himalaya. Dans *Mémoires du sieur Bernier sur l'empire du grand Mogol* (Paris, Claude Barbin, 1670-1671, 4 vol.), il décrit le voyage au Cachemire qu'il a effectué en 1664. Pour une réédition récente de ce texte, voir François Bernier, *Voyage au Cachemire*, Paris, Éditions des Carnets des Tropiques, coll. « L'invention des voyages », 2009.

[60] Dunan écrit Sirinagar.

C'est d'abord une voix en dogra qui lui demande s'il a peur et lui annonce, découvrant sa nationalité : « Ah ! ah ! j'ai déjà épousé un français [*sic*]. [...] Je l'ai donné à manger aux tigres. » (*KJB*, 49) D'entrée de jeu, l'inconnue présente un aspect autoritaire et inquiétant. « Tu es beau, je t'épouserai » (*KJB*, 50), tranche-t-elle.

Le narrateur a d'abord du mal à imaginer qu'une femme soit « seule maîtresse en cette somptueuse demeure » (*KJB*, 52). Sentant qu'il vient d'entrer dans un roman de Pierre Loti[61], il conclut à une femme « dont le mari était en voyage » et qui « se permettait d'enlever un homme blanc vu au passage et épié ensuite » (*id.*). Il redoute une réapparition soudaine du mari « jaloux et outragé » (*KJB*, 53), sans se douter que sa geôlière, si elle est effectivement mariée, est considérablement plus redoutable que non pas *son*, mais *ses* maris. Le narrateur n'a pas songé à la polyandrie car il croyait cette coutume « réservée au bas peuple » (*id.*).

La première fois qu'elle se présente à lui, Zenahab arrive chargée de charme et de mystère oriental. Conscient qu'« en Orient, il faut se méfier des apparences » (*KJB*, 62), le narrateur sait que l'allure voilée de sa geôlière – elle a le visage « couvert d'une gaze légère » et « le corps enveloppé dans des mille plis lourds d'innombrables écharpes » (*id.*) – dissimule une forte dangerosité. Aussi adopte-t-il spontanément une prudente obséquiosité lorsqu'elle lui adresse la parole. L'épousera-t-il ? Il se soumet à son désir, qu'elle choisisse. L'aime-t-il ? « Comment n'aimerait-on pas ce qui est parfait ? » (*KJB*, 66) Mais il n'est pas dupe. Il saisit, par-delà sa grande beauté, sa subtile cruauté. Celle-ci émane notamment de son regard. Zenahab a « d'étranges pupilles, d'un roux ocellé de mauve », qui ressemblent à des « yeux de fauves » (*KJB*, 65). Dunan use même d'une image surprenante pour qualifier l'inquiétante fixité de ce regard : il a « une insolente dureté de fille parisienne menant une auto et qui manque vous écraser » (*KJB*, 67). Si la peau de Zenahab « attir[e] les baisers », la minceur de son cou paraît « si tentante pour les cimeterres » (*KJB*, 65). Le motif de la décollation, que l'on trouvait dans « Uzcoque », est donc de nouveau présent. C'est d'ailleurs le titre que la romancière donne au VI^e^ chapitre : « Les têtes coupées ». À la manière d'un Barbe-bleue en version féminine et orientale – « C'était une femme des Mille et une nuits » (*KJB*, 71), observe le narrateur –, Zenahab a pour habitude de conserver les chefs coupés de ses anciens époux.

La première « tête tronçonnée » (*KJB*, 68) que découvre le narrateur est particulièrement troublante pour deux raisons. Elle déconcerte d'abord par l'esthétique de la cruauté qu'elle sous-tend : « C'était une tête d'homme, parfaitement coupée et embaumée avec art. La peau avait gardé son lustre et les lèvres leur turgidité. Seuls les yeux étaient à la fois atones et vides. » (*KJB*, 67) Qui plus est, l'homme a péri en pleurant, et Zenahab a fait ajouter des gouttes afin d'imiter « ses dernières larmes » (*KJB*, 68). La lugubre relique décontenance d'autre part en raison du lien qui s'établit entre cette décollation toute récente et l'arrivée du

[61] « Sans doute était-ce [...] le début d'une intrigue comme Pierre Loti en connut et comme en content les écrivains de Perse, d'Arabie ou des Indes. » (*KJB*, 52)

narrateur. La décapitation a en effet eu lieu le jour où Zenahab a rencontré le narrateur. « Pour que tu vinsses à m'aimer, lui explique-t-elle, je l'ai sacrifié. Le sacrifice est un gage de bonheur… » (*KJB*, 68) On notera que Dunan se sert ici du mot *bonheur*, également présent dans le titre du roman, à la façon d'un euphémisme antiphrastique.

Les autres fétiches macabres – « six têtes coupées et embaumées » (*KJB*, 83) – reposent sur une table dans la chambre où Zenahab tient bientôt un singulier « concile des époux » (*KJB*, 84). Ce conciliabule a pour but de désigner lequel de ses quatre maris elle entraînera dans sa couche ; une faveur dont nul ne saurait se réjouir sachant qu'« il faut faire mourir le préféré » (*KJB*, 88). Car c'est à ce prix que « la redoutable meneuse de mâles » (*KJB*, 115) conserve sa liberté et son pouvoir. Elle s'en explique lorsqu'elle déclame de sinistres vers en kashmiri :

> C'est que la préférence dégénère en amour
>
> Et l'amour est un esclavage.
>
> Le jour où je serai esclave,
>
> Je serai bonne à faire un simple mâle. (*KJB*, 88)

En vertu d'une règle qu'elle a sans doute elle-même édictée, Zenahab ne saurait avoir plus de quatre époux à la fois. « Si demain j'aime encore, annonce-t-elle, il me faudra de nouveau être veuve pour acquérir le droit d'aimer. » (*KJB*, 69)

Le narrateur devine en Zenahab « un sadisme féroce, toujours prêt à réaliser l'inattendu » (*KJB*, 90) ; la polyandrie, chez elle, est de nature vicieuse. « Un vice sacré, religieux, somptueux, marital… » (*KJB*, 74). Le nouvel époux a compris, d'instinct, que l'impassibilité et la politesse auxquelles il s'astreint devant elle sont ses meilleures chances de rester en vie. Zenahab lui sait gré de « maîtriser sa virilité » et de ne pas lui « demander d'être nue avant l'heure » (*KJB*, 70). Mais à la vue des six têtes coupées, le narrateur subodore aussi que la Cachemirienne est impossible à contenter :

> Cette femme tuait qui manquait à la satisfaire, et qui la satisfaisait mal. C'étaient là deux injures. Qui l'eût réjouie au maximum ne pouvait manquer de lui inspirer le désir d'immobiliser un si doux moment. Mort encore ! Il me semblait même qu'elle dût goûter surtout l'âpre désir des regrets et connaître une jouissance aiguë à supprimer celui qu'elle aimait. En toutes voies, la mort apprêtait sa faux. (*KJB*, 95)

Sauve qui peut : comme l'héroïne de « L'aubergiste », le narrateur doit dès lors tout mettre en œuvre pour échapper à sa puissante et impitoyable ravisseuse. Il y parvient, de peine et de misère, avec les sbires de Zenahab sur les talons longtemps après la fin de son aventure. « Ce qui me sauve aussi, explique-t-il à un narrataire non identifié, c'est l'obligation où serait mon assassin de me couper la tête et de l'emporter. » (*KJB*, 120) Mais il n'est jamais complètement tiré d'affaire.

L'explicit – « Y retourneras-tu quelque jour, dans ce pays perdu ? — Je repars demain… » (*KJB*, 121) – laisse entendre que Zenahab finira bien par lui mettre le grapin dessus et le punir de lui avoir échappé.

Kaschmir. Jardin du bonheur est raconté du point de vue d'un homme parvenant à échapper à une épouse polyandre qui prend un malin plaisir à tenir « ses amants en laisse, ou en prison, pour en jouir à son gré et selon ses caprices, mais rituellement » (*KJB*, 74). Pour autant, tout industrieux soit-il, ce n'est pas le personnage masculin qui domine le texte. C'est bel et bien son opposante, Zenahab, qui occupe l'avant-plan. Cruelle gynocrate, elle maintient « sa méprisante hauteur » sur les mâles grâce à une légion de serviteurs, d'« hommes armés dévoués et barbares, prêts à tuer » (*KJB*, 91). Le portrait aurait pu s'arrêter là, mais Dunan, comme elle l'avait fait à propos de Lysa dans « Uzcoque », termine le récit en dévoilant quelques informations sur le personnage. On apprend ainsi que Zenahab est la petite-fille d'une épouse de Rajah, brûlée vive à la mort de ce dernier (comme le veut une vieille coutume hindoue), et que sa mère fut polyandre avant elle ; elle « eut douze maris simultanés, qu'elle empoisonna, dit-on, jusqu'au dernier et devint riche » (*KJB*, 119). Le texte ne le dit peut-être pas explicitement, mais ce rapport de forces favorable à la femme doit bien venir de quelque part. « La femme est supérieure à l'homme » (*KJB*, 88), croit Zenahab. La fille poursuit l'œuvre de la mère, qui à sa manière vengea la mort de toutes ces veuves immolées. *La vengeance d'une femme* : le roman de Renée Dunan aurait pu emprunter le titre de la nouvelle de Barbey d'Aurevilly, extraite des *Diaboliques*. Nous en restons donc à une dynamique de guerre des sexes et à un cadre d'inspiration finiséculaire – logique féminicide en moins. C'est au tour des hommes de mourir, sacrifiés à l'autel du désir féminin.

Figure méconnue mais majeure de la littérature de l'entre-deux-guerres[62], Renée Dunan a porté l'éternelle guerre des sexes vers de nouveaux sommets. Se réappropriant le très masculin imaginaire fin-de-siècle tout en le modernisant, en l'adaptant à la désinvolture des années 1920, elle a conféré aux femmes une liberté, si ce n'est une suprématie, qui leur avait jusque-là été obstinément refusée et qui continuerait de l'être par la suite (pensons à l'énorme pavé dans la mare patriarcale que serait *Le deuxième sexe* de Beauvoir près d'un quart de siècle plus tard). On l'a vu dans « Uzcoque » et dans *Kaschmir. Jardin du bonheur* : ces deux récits d'aventures ont pour issue de montrer de quelles ressources dispose le sexe injustement qualifié de « faible » dans notre Occident judéo-chrétien. Alice, protagoniste d'« Uzcoque », parvient à se tirer d'embarras alors que les derniers représentants d'une race de tueurs ont juré d'avoir sa peau. Parmi ceux-ci, on trouve le plus surprenant personnage de la nouvelle : Lysa, que l'on croyait subordonnée à l'homme qui l'a initiée aux rites des Uzcoques, alors qu'elle personnifie la séduction du mal. Elle a en effet appris à aimer le crime jusqu'à fantasmer l'assassinat de son amant. Zenahab, la tyranne polyandrique de *Kaschmir. Jardin du bonheur*, incarne elle aussi

[62] Afin d'inciter à la redécouverte de l'œuvre de Renée Dunan et de pallier la relative confidentialité dans laquelle sont maintenus son lectorat et la diffusion de ses textes, nous avons donné à notre article une part narrative qui a pu sembler considérable.

l'attractivité du danger et du sang. Le héros parvient peut-être à lui échapper, mais à la fin du roman, la menace de « Celle qui commande aux mâles » continue de planer sur lui. Ni Lysa ni Zenahab ne sont inquiétées à la fin des histoires, que Dunan a laissée ouverte. Les mangeuses d'hommes n'ont donc pas dit leurs derniers mots.

Bibliographie

Bernier, François, *Voyage au Cachemire*, Paris, Éditions des Carnets des Tropiques, coll. « L'invention des voyages », 2009.

La Bible. Ancien Testament, tome I, édition publiée sous la direction d'Édouard Dhorme, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000 [1956].

Carrère D'Encausse, Hélène, *Alexandra Kollontaï : la Walkyrie de la Révolution*, Paris, Fayard, coll. « Biographies historiques », 2022.

Chalonge, Florence de, « Le roman des romancières, 1914-1980 » dans Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020, p. 263-344.

Dijkstra, Bram, *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, traduit de l'américain par Josée Kamoun, Paris, Seuil, 1992.

Dunan, Renée, « Asie » dans *Les Œuvres libres*, nº 68, janvier 1927, p. 329-380.

Dunan, Renée, *Kaschmir. Jardin du bonheur*, Paris, Éditions Henry-Parville, coll. « Les œuvres littéraires inédites », 1925.

Dunan, Renée, « La médecine du bon vieux temps » dans *Floréal*, 14 mai 1921, p. 467-468.

Dunan, Renée, « L'aubergiste » dans *Le Novelliste*, nº 3, décembre 2018, p. 57-84.

Dunan, Renée, *Le jardin du bonheur*, préface de Fabrice Mundzik, Vincennes, Talents hauts, coll. « Les plumées », 2019, p. 7-10.

Dunan, Renée, *Le roman de la fin des hommes*, préface de Fabrice Mundzik, Montélimar, Les moutons électriques, coll. « Le rayon vert », 2015, p. 7-27.

Dunan, Renée, « Les pêcheurs de perles polynésiens » dans *Floréal*, 25 juin 1921, p. 615.

Dunan, Renée, *The Ultimate Pleasure*, traduction de Brian Stableford, Tarzana (Californie), Black Coat Press, 2016.

Dunan, Renée, « Uzcoque » dans *Les Œuvres libres*, nº 108, juin 1930, p. 332-379.

Forest, Philippe et Gérard Conio, *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Paris, Maxi-Livres, coll. « Maxi poche connaissance », 2004 [Bordas, 1993].

Grèce, Pierre (de), *A Study of Polyandry*, La Haye, Mouton & Co., 1963.

Joye-Bruno, Catherine, « Au menu du cannibale », *Psychanalyse*, nº 29, vol. 1, 2014, p. 19-32.

Musabyimana, Gaspard, *Sexualité et rites en Afrique*, Bruxelles, Éditions Scribe, 2016.

Nodier, Charles, Honoré de Balzac, Théophile Gauthier et Prosper Mérimée, *Récits fantastiques*, Paris, Presses Pocket, 1992.

Penrose, Valentine, *La comtesse sanglante*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1984.

Praz, Mario, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e^ siècle. Le romantisme noir*, traduit de l'italien par Constance Thompson Pasquali, Paris, Éditions Denoël, 1988 [1977].

Rosny, J.-H., *Une fête anthropologique*, textes réunis par Fabrice Mundzik, préface de Clément Hummel, s.l., Bibliogs, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2016.

Seabrook, William B., *Jungle Ways*, Londres, George G. Harrap & Co, 1931.

Stevenson, Robert Louis, *Dans le sud*, traduction française de Théo Varlet, Paris, Éditions de la Sirène, 1920, 2 vol.

Thérenty, Marie-Ève, « Les aventurières ou les amazones », dans *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 177-224.

Titaÿna, *Les ratés de l'aventure*, Montreuil, Marchialy, 2020 [1938].

Titaÿna, avec André-Paul Antoine et Robert Lugeon, *Chez les mangeurs d'hommes. Nouvelles-Hébrides*, Paris, Éditions Duchartre, 1931.

Villeneuve, Roland, *Histoire du cannibalisme. De l'anthropophagie rituelle au sadisme sexuel*, Rosières-en-Haye, Camion Noir, 2016.